

Par où va-t-on au centre?

« Tout ce qui est grand se passe loin de la place publique ».

K. Kavafis

Personne n'a prouvé jusqu'à présent que le centre existe réellement et, même s'il existait, il n'est pas évident qu'il se situe précisément au milieu.

Nous nous sommes habitués à l'idée de centre, car il facilite notre raisonnement et assouvit notre besoin d'ordre. C'est ainsi que, et cela des siècles durant, nous avons cru que la Terre se trouvait au centre de l'Univers, et l'Homme au centre de la Création. Aujourd'hui, enrichis des découvertes scientifiques, nous ne nous sommes pas pour autant démunis de cette idée de centre qui, désormais, s'est retournée vers d'autres domaines, impalpables cette fois: ceux de l'esthétique et du psychique. Je ne suis pas en désaccord avec le centre, je n'ai nullement l'intention de mettre en colère les géomètres! Mon seul souhait est de rappeler que le centre n'est pas essentiel et que, parfois même, il peut s'avérer vide.

Nous aimons le mot « centre »: centre d'intérêt, centre-ville, Centre Pompidou... Nous l'aimons car il dessert notre mégalomanie et satisfait nos élans snobs. Or ce n'est pas qu'un mot, et tout commence, mais aussi finit par un mot. Un séjour trop long au centre peut se terminer par la cécité, car on voit mieux en se tenant à l'écart et, qui plus est, on se fait moins marcher sur les talons.

Restons tout de même dans le domaine de l'esthétique, et réfléchissons à son attitude vis-à-vis de la notion du centre. Prenons comme exemple le portrait: dans le cadre apparaît un personnage, notre regard se concentre sur lui et, petit à petit, il éveille notre imagination. nous donnons libre cours à des conjectures historiques, nous essayons de plonger dans le psychique de la personne représentée, interprétant l'expression de son visage ou les lignes de sa silhouette. Un autre exemple, l'art du roman: un protagoniste autour duquel se construit l'action, des paysages décrits afin que le lecteur ressente des émotions difficiles à définir, inqualifiables... Plus les sentiments du lecteur se subliment, plus le texte gagne en valeur. Notre esthétique est régie sur le principe de la force centripète. Elle a besoin d'un centre, d'un sujet qui fonctionne à l'instar d'un tremplin, permettant de nous transporter vers l'imagination et l'émotion. Nous quittons le concret pour aboutir à la métaphysique. Nous délaissions la matière afin de retrouver l'esprit. Nous avons besoin d'un arbre pour prendre conscience de l'ombre, et de l'eau pour connaître la soif.

Sans aucun doute, rien de nouveau sous le soleil, nous le savons tous. Ce qui pourrait être nouveau, c'est d'imaginer la situation inverse: le sujet reste en dehors de la perception, mais nous pouvons suivre des traces qui conduisent vers lui. De prime abord, cela fait penser à un jeu de piste, mené par des scouts, ce jeu-là nous amuse depuis toujours, peut-être parce qu'il recelle une vérité sur l'Homme. Y a-t-il parmi nous quelque un qui ne cultiverait pas dans son for intérieur une âme d'explorateur? Et le monde ne serait-il pas un immense enchevêtrement de traces qui conduisent, peut-être,

vers la connaissance?

C'est-ce chemin vers la connaissance que prend le décentrisme. Libéré du sujet comme un fantassin débarrassé du poids de son sac à dos, le décentrisme a acquis le sentiment de la légèreté et de la liberté du choix. Un objet ne peut pas exister seul et détaché de l'Univers. Son empreinte marque les périphéries de sa propre existence. Les corrélations entre l'objet et son entourage sont tantôt visibles, tantôt ressenties, durables ou momentanées. Ce sont ces rapports-là qu'essaie de capter le décentrisme. IL y voit une source de connaissance intarissable sur l'objet, certainement plus riche que tout ce que l'objet lui-même aurait pu nous dévoiler?

« Le visible est un ornement de l'invisible », dit le poète argentin Roberto Juarroz. On pourrait ajouter: ce qui est invisible ne dure pas éternellement. Le décentrisme souligne le caractère illusoire de toute existence. Tout ce qui dépasse le cadre ne peut-être qu'une illusion, ou bien reste dans une dimension que notre regard ne peut atteindre Par exemple: l'existence d'un être humain est-elle réelle uniquement au moment où il reste perceptible à notre regard? Et la mort est-elle en mesure d'effacer son existence de notre mémoire?

Le décentrisme bouleverse notre notion du centre. Il nous l'enlève et attend notre réaction. Et nous, comme des oiseaux privés brusquement de leurs nids, nous sommes condamnés à un vol sans fin. Mais l'art n'est pas ni ne devrait être porteur de calme. Il ne doit pas endormir, mais réveiller, tourmenter, exciter, émouvoir... Ou, alors, donner à penser, disait Gauguin. Peut-être même, arriverons-nous à croire que le centre ne nous a été repris qu'en apparence, et qu'il existe toujours là, où nous ne l'avons pas aperçu. Rappelons-nous du dessin de l'éléphant avalé par le serpent sur la page du « Petit Prince ».

C'est cette vision du monde que le décentrisme nous apprend: contestation des choses sûres. L'histoire nous a suffisamment démontré que nos idées s'avéraient souvent erronées. Car il nous manquait du courage pour penser différemment Pour cela, nous sommes voués à vivre dans l'étonnement perpétuel, en voyant les choses dédaignées prendre de la valeur et d'autres, si importantes, tomber dans l'oubli. Si l'on croit que la philosophie engendre les sciences exactes, l'art devrait jouer le même rôle à l'égard de la philosophie. Car il agit sur nos sens, impulsions, instincts où, souvent inconsciemment, il frôle la vérité. Vu sous cet angle, le décentrisme ne s'écarte pas du « centre », il le transporte vers des dimensions nouvelles.

Degas disait que la peinture demande un certain mystère, du vague, de la fantaisie. Quand on met tout le temps les points sur les « i », on finit par ennuyer. Le sujet, n'étant pas montré, s'enrichit de mystère. Comme la belle Arlésienne de l'opéra de Bizet, dont tout le monde parle, que tous attendent, et qui n'apparaît jamais sur la scène. La magie de l'absence nourrit notre imagination. Nous devenons plus attentifs et sensibles au détail, qui peut nous en dire plus sur ce que nous ne voyons pas, ou bien, qui peut même devenir la clé même du sujet. Ainsi, tout à fait naturellement, se nouent des liens affectifs entre l'œuvre et le public. C'est comme si l'acte de création ne finissait pas avec la dernière touche du pinceau, comme s'il continuait dans l'imagination éveillée du spectateur. Ne serait-elle pas là la récompense qu'attend l'artiste? Au lieu d'une simple constatation: « Que c'est beau! », après laquelle il n'y a qu'à laisser tomber le rideau.

Le sentiment du manque paraît indispensable à l'homme. Tout ce que nous possédons endort notre attention. Nous cessons de percevoir les choses visibles. L'assurance de leur continuelle présence fait que nous ne pensons plus à elles. Et elles pâlisent dans notre mémoire, comme les photographies sur lesquelles le monde restera figé à jamais. Cependant, le manque et l'absence ne cessent pas d'être attrayants. C'est-ce penchant-là de la nature humaine que le décentrisme exploite. Soit nous savons ce qui nous manque, soit nous ressentons seulement ce manque sans pouvoir le définir. Soit ce manque-là est uniquement apparent mais, en réalité, le sujet se trouve bien à sa place. Il ne s'agit pas là de jouer à cache-cache, bien que je me trompe peut-être. Car l'art doit rester un jeu, le sérieux vieillit trop vite.

La capacité du spectateur à percevoir des choses invisibles me paraît essentielle. C'est ici que nous frôlons le véritable devoir de l'art. Comment exprimer l'inexprimable, comment transmettre le caractère éphémère des impressions, sentiments, pensées, comment protéger la bulle de savon de l'inévitable éclatement.

Le décentrisme, pour essayer d'y parvenir, a choisi un chemin latéral et, comme le cheval sur un échiquier, il évite le centre, emprunte les sentiers de la réflexion et de l'émotion. Car c'est dans les périphéries que la vraie vie se passe. Le cœur, lui-même, ne bat pas au centre de la poitrine...

André Kowalski